

**Émilie
Frèche**

Chouquette

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quelle femme de soixante ans, aujourd'hui, peut sans grimacer s'entendre appeler "mamie" ? Pas Chouquette, qui a réglé le problème en recyclant le surnom de ses tendres années, au grand dam de sa fille Adèle, laquelle rêve pour son petit Lucas d'une vraie grand-mère.

N'empêche, vraie ou fausse, c'est bien Chouquette qui doit jouer les baby-sitters de luxe auprès de son petit-fils renvoyé de sa colo pour cause de varicelle... pendant qu'Adèle est partie sauver le monde au fin fond de l'Afrique.

Bling-bling tropézien sur fond de crash financier, c'est le décor plein soleil dans lequel Chouquette se retrouve en tête à tête forcé avec Lucas... et la réalité. Trois jours de la vie d'une sexagénaire en perte de repères, pour tirer le portrait au vitriol d'une femme qui se noie, d'une époque qui boit la tasse et d'une génération qui tente coûte que coûte de garder les yeux grands fermés.

Où la satire sociale, légère, féroce et réjouissante vire progressivement à quelque chose de plus grave, de plus profond, de plus amer, de bien plus intime aussi. Et cette fantaisie sur une grand-mère au bord de la crise de nerfs devient alors le roman d'un monde en crise, du déni, de la peur de mourir et, au bout du compte, de l'héritage que nous laissons à nos enfants.

"DOMAINE FRANÇAIS"

ÉMILIE FRÈCHE

*A trente-trois ans, Emilie Frèche est l'auteur de quatre romans
et de deux documents autour de la mort d'Ilan Halimi.*

DU MÊME AUTEUR

LES VIES DENSES, Ramsay, 2001.

UNE FEMME NORMALE, Ramsay, 2002 ; Points, 2006.

LE SOURIRE DE L'ANGE, Ramsay, 2004.

LE FILM DE JACKY CUKIER, A. Carrière, 2006.

LA MORT D'UN POTE, Ed. du Panama, 2006.

24 JOURS : LA VÉRITÉ SUR LA MORT D'ILAN HALIMI (avec Ruth
Halimi), Seuil, 2009.

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00313-5

ÉMILIE FRÈCHE

Chouquette

roman

ACTES SUD

*La seule force, la seule valeur, la seule
dignité de tout, c'est d'être aimé.*

CHARLES PÉGUY,
extrait de *Notre jeunesse*.

“J’adore mon petit-fils. Je te le dis parce que je te vois venir, ce n’est pas la peine d’essayer de me culpabiliser, tu n’y arriveras pas. Je n’ai rien à prouver à personne, OK ? J’ai soixante balais et je veux profiter. Oui, parfaitement, PROFITER. Il me reste quoi ? Combien de belles années ? Une dizaine à tout casser ? Et encore, si j’ai de la chance. Je ne me laisserai pas bouffer. Tu peux penser que je suis un monstre d’égoïsme, je m’en balance. Tout le monde est égoïste, Adèle, toi la première. M’as-tu consultée avant de faire cet enfant ? Non. C’est bien ce que je dis, tu es une ÉNORME égoïste. Tu ne t’es pas souciée un seul instant de ce que je pouvais ressentir, et, lorsque j’ai osé te demander si tu allais le garder, tu ne m’as plus adressé la parole jusqu’à ton accouchement. Eh bien, sache-le, j’ai pris vingt ans dans la gueule. Mais ce n’est pas grave, c’est la vie, seulement maintenant, ma petite chérie, il va falloir assumer. Oui, il va falloir prendre ses RTT, trouver des écoles, des nounous, des jolies colonies ! Tu ne supportes pas l’idée d’envoyer ton fils de cinq ans en colonie ? Mais que veux-tu que j’y fasse ? Que je le prenne avec moi, peut-être ? Comment ça, parfaitement ? Tu veux que je prenne Lucas avec moi à Saint-Tropez pendant que, toi et ton jules, vous vous la coulerez douce dans la brousse ? Adèle, tu es la personne

la plus drôle que je connaisse. Demande-moi un petit safari, pendant que tu y es ? Ah pardon, c'est vrai, j'avais oublié, tu ne pars pas en Afrique en vacances, mais pour travailler, bien sûr. Tu pars en *mission humanitaire*. Avant de t'occuper du reste de la planète, tu ferais mieux de balayer devant ta porte ! Tu sais le nombre de fois où j'ai refusé d'accompagner ton père à des dîners pour ne pas te laisser seule ? Tu sais le nombre de nuits que j'ai passées à ton chevet, quand tu avais de la fièvre, quand tu vomissais, quand tu sanglotais parce qu'un cauchemar t'avait réveillée en pleine nuit ? ! Lorsqu'on choisit d'avoir un enfant, on doit accepter de se sacrifier, moi je me suis sacrifiée pour toi, oui, *sacrifiée*, alors maintenant, la paix ! Ton fils ira comme prévu en colonie, je ne le prendrai pas à la maison. Non, je-ne-le-prendrai-pas. Je ne suis pas organisée pour. Et mes deux Philippines, elles servent à quoi ? Je t'emmerde, Adèle. Mon personnel, c'est mon personnel ! Mes deux Philippines, comme tu dis si bien, sont des employées de maison, pas des baby-sitters, et, que cela te plaise ou non, elles sont payées pour s'occuper de nous, pas de ton fils. Oui, de nous. C'est qui « nous » ? C'est ton père et moi, Adèle. Je t'interdis de dire que ton père ne viendra pas à Saint-Tropez cette année. Je te l'interdis, tu m'entends ? ! Que sais-tu de ton père et moi ? Que sais-tu de notre couple ? Tu ne sais rien, alors ferme-la. Ton père viendra à Saint-Tropez comme tous les étés, il viendra me rejoindre pour le week-end, nous donnerons une grande fête comme nous en donnions jadis, nous irons déjeuner au Club 55, nous ferons du bateau, du shopping, des arrivées fracassantes aux Caves du Roy, et tous les envieux qui parient depuis des lustres sur notre divorce se sentiront tellement cons qu'ils viendront en rampant me demander pardon ! Non, je ne prendrai pas Lucas. Non, non et

non ! Question de principe. Et je ne pense pas que cela fasse de moi une grand-mère indigne, vois-tu. Je m'occupe de mon petit-fils chaque semaine, je l'emmène au zoo, au cirque, au jardin, je me ridiculise sur des chevaux de bois pendant que, toi, tu t'offres le luxe de manifester contre la faim dans le monde, alors de grâce, garde tes reproches. Je ne suis ni ta nounou, ni ma mère. Oh, je sais bien que tu rêverais que je lui ressemble, à ma mère. Elle, elle était toujours disponible ! Elle, elle t'attendait comme le messie ! Elle n'avait que ça à foutre, alors évidemment... Elle était veuve, sans un sou, je lui avais pris une chambre aux Hespérides de peur qu'elle ne s'ouvre les veines tellement la solitude lui pesait, c'est ce que tu me souhaites ? Dieu merci, moi, j'ai encore mon mari. Pourquoi tu ris ? Dis-moi pourquoi tu ris ! Oh, et puis non, ne me le dis pas, de toute façon je m'en moque, tu peux penser ce que tu veux, *vous pouvez tous pensez ce que vous voulez*, je porte son nom, je suis sa femme... Non, je ne prendrai pas Lucas. Non, je ne jouerai pas les mémés alors que des minettes de vingt ans tournent autour de mon mari comme des vautours sur une charogne ! Tu rêverais de me voir les cheveux bleus, à quatre pattes en train de jouer aux Lego, je le sais très bien, je ne suis pas idiote, mais je ne tomberai pas dans ce piège, Adèle, je ne bousillerais pas mon couple pour te faire plaisir, car dis-toi bien que, s'il arrive encore à ton père de me sauter, c'est justement parce que je ne suis pas celle que tu souhaiterais. Tu es choquée ? Mais de quoi ? Tu pensais que je n'avais plus de vie sexuelle ? J'espère que c'est une blague. Il faut que tu te réveilles, Adèle, mamie Nova, c'est terminé ! Oui, je me fais sauter ! Oui, je prends mon pied ! J'ai soixante balais et je mouille encore le fond de ma petite culotte, si tu veux tout savoir !”

La silhouette de Jovie, aperçue dans l'angle du miroir, lui imposa le silence. Catherine comprit tout de suite que sa bonne l'observait depuis un moment déjà. Les mots qu'elle venait de prononcer à voix haute devant sa glace lui donnèrent le vertige. Elle les avait lâchés parce qu'elle se croyait seule, et que, après une longue conversation téléphonique durant laquelle Adèle lui avait reproché à peu près tout ce qu'elle avait fait depuis sa naissance en 1976, un besoin impérieux de se soulager l'avait submergée. Maintenant, elle tentait de réguler sa respiration et de chasser sa honte. L'impassibilité de sa domestique ne l'aidait guère. Bien qu'elle se fût tue, Jovie continuait de la fixer. Elle n'avait ni tourné les talons, ni baissé les yeux. Qu'attendait-elle ? Elle restait figée dans cette insupportable position de petit soldat, le menton toujours pointé vers le ciel et les dix doigts vers le sol, dix doigts glacés qu'on aurait dit, comme les bras et le tronc, appartenir à une gamine de huit ans. Elle possédait d'ailleurs l'insolence des enfants et Catherine la pratiquait depuis suffisamment longtemps pour savoir que, tant qu'elle n'aurait pas dit ce qu'elle avait à dire, elle ne disparaîtrait pas. Catherine se retourna, signe qu'elle l'écoutait enfin. Alors Jovie lui annonça d'une voix martiale que le taxi était arrivé, puis se retira.

“Oui, Violette, c’est à nouveau Catherine, vous pouvez me passer Jean-Pierre ?

— Il est toujours en rendez-vous, madame Grimbert, je suis navrée.

— Combien de fois vais-je devoir rappeler ? C’est la cinquième fois que je vous appelle depuis ce matin, Violette, et c’est la cinquième fois que vous me répondez que vous êtes navrée, alors je vous repose la question, combien de fois vais-je devoir rappeler ?

— Je suis désolée, madame Grimbert... je ne sais vraiment pas quoi vous dire, je suis désolée...

— Arrêtez d’être désolée, Violette, posez ce putain de combiné et allez dire à Jean-Pierre que je veux lui parler. Dites-lui que c’est urgent. J’attends.

— M. Grimbert est en réunion, il a demandé que personne ne le dérange...

— Je ne suis pas personne, Violette, je suis sa femme. Je suis son épouse.

— Oui, oui, mais... M. Grimbert m’a priée de ne lui passer aucun appel sous aucun prétexte. Je suis désolée...

— Vous allez prendre cette voix d’ascenseur pendant encore combien de temps ? Je me fous des ordres que vous avez reçus, moi je vous ordonne de dire à mon mari que je suis au bout du